

« Villes tentaculaires » et banlieue parisienne a l'époque de
l'industrialisation au XIXe siècle

“Tentacular Cities” and Parisian Suburbs at the Time of Industrialization
in the 19th Century

Daniel Lucian GĂLĂȚANU

“Dunărea de Jos” University of Galati, Romania

e-mail: dgalatanu@ugal.ro

Abstract: This article aims to analyze the social, even societal, and anthropological changes that occurred in the second half of the nineteenth century in a France that became entirely bourgeois and capitalist under the impact of industrialization and its associated phenomena. Once the haussmannian breakthroughs were completed, Paris changed its face, as well as its demographic composition. Industrialization in the second half of the nineteenth century exploded with its attendant anthropological changes in demography, urbanization, and the labor market. Thus it is that Paris is suddenly populated by so many uprooted souls who are unable to find their way back in this new world of "tentacular cities", and in this new reality of a Parisian suburb that has barely been created, but which already functions like the famous Zola's *Assommoir*. Besides, where better than in art, which is the mirror of human being, and especially in literature, which is the most descriptive art of them all, and at the same time, the treasure chest of the memory of humanity as a whole, can sociologists, anthropologists, and historians, find the best material to study? The syntagma *Villes tentaculaires* is used in all three of the above disciplines, but it is in fact the title of a book of poetry. The same goes for *L'Assommoir*, which describes the vices of this or that society at a certain moment in history, but which is the title of a great novel by Zola.

Keywords: Industrialization; nineteenth century; social and anthropological changes; literature

Résumé : Cet article est censé analyser les changements sociaux, voire sociétaux, et anthropologies, survenus dans la seconde moitié du XIXe siècle en une France devenue entièrement bourgeoise et capitaliste sous l'impact de l'industrialisation et de ses phénomènes associés. Une fois les percées haussmanniennes achevées, Paris change de visage, ainsi que sa composition démographique. L'industrialisation de la seconde moitié du XIXe siècle explose avec son cortège de changements

anthropologiques en matière de démographie, d'urbanisation et de marché du travail. Ainsi se fait-il que Paris se peuple d'un coup de tant d'âmes déracinées qui n'arrivent pas à retrouver leur voie dans ce monde nouveau des « villes tentaculaires », et dans cette nouvelle réalité d'une banlieue parisienne à peine créée, mais qui fonctionne déjà comme le célèbre *Assommoir* zolien. D'ailleurs, où mieux que dans l'art, qui est le miroir de l'homme, et surtout dans la littérature, qui est l'art le plus descriptif, et en même temps le coffre à trésors de la mémoire de l'humanité dans son ensemble, peuvent trouver et les sociologues, et les anthropologues, et les historiens, la meilleure matière d'étude ? Le syntagme *Villes tentaculaires* est employé dans les trois disciplines susmentionnées, mais il est en fait, le titre d'un recueil de poésie. Pareil pour *L'Assommoir*, qui décrit les vices de telle ou telle société dans un certain moment de l'histoire, mais qui est le titre d'un grand roman de Zola.

Mots-clés : Industrialisation ; XIXe siècle ; changements sociaux et anthropologiques ; déracinement ; littérature

Les villes tentaculaires sont la meilleure image des conséquences anthropologiques de la grande industrialisation au XIXe siècle. Ayant ses origines en Angleterre, à Londres, plus précisément, cette double lame, ou si vous voulez, cette déesse *bifrons*, ou bicéphale, s'est vite, presque aussitôt, déchaînée outre-manche, dans une France mouvementée par ses changements historiques tumultueux et sans précédent, dans ce même siècle. Certes, cette image-métaphore de l'espace urbain-pieuvre appartient au poète symboliste belge d'expression française, malgré ses origines flamandes, Emile Verhaeren, et dont le buste est mis à l'honneur dans l'Abbatiale Saint-Ouen, au cœur de Rouen, et donc au cœur de la Normandie historique. C'est d'ailleurs le titre de l'un de ses recueils de poèmes symbolistes. Mais pourquoi *Villes tentaculaires* ? Bien sûr, parce que ces villes s'étendent monstrueusement partout et attrapent les humains ahuris par leurs tentacules joliment décorées, et déguisées en modernité, confort, parfois luxe etc.

Le poème *Les Usines*¹, de ce même volume, est révélateur dans ce sens et projette des ténèbres sur les murs crasseux des banlieues ouvrières,

¹ « Rectangles de granit, cubes de briques,
Et leurs murs noirs durant des lieues,
Immensément, par les banlieues ;
Et sur leurs toits, dans le brouillard, aiguillonnées [...]]
De fers et de paratonnerres,
Les cheminées.
Et les hangars uniformes qui fument ;

où tout est standardisé, endossé, encombré, comme sans air ni lumière, dans une atmosphère presque gothique, mais largement mise à jour et envahie des matières de la modernité, du type : *paratonnerres, hangars, bitumes, charbon*, suivies exactement de la mort, et savamment entremêlées, d'ailleurs, au champ sémantique de la mort : *égout des abattoirs* et *casernes*. Rien de plus lourd, rectangulaire, robotisé et définitif dans la perception dysphorique des banlieues, que le début : « Rectangles de granit, [...] / Et leurs murs noirs durant des lieues, / Immensément, par les banlieues ; »² !

Cette introduction, disons « littérisée », a pour but d'attirer l'attention sur le principal phénomène socio-économique de l'ère de l'industrialisation, c'est-à-dire, la migration du prolétariat de l'époque des campagnes ainsi désertées, vers les nouvelles villes, le nouvel Eldorado mécanisé. Ce n'est pourtant pas par hasard qu'on recourt aux moyens de la littérature quand on a affaire à une époque, ou à un phénomène social, car *l'art a toujours été le miroir le plus fidèle de l'homme* et de ses transformations à travers l'histoire – et des transformations il y en a eu et il y en a en depuis toujours et en permanence – et, en plus, *la littérature est l'art du mot*, le moins universel (car on a besoin de traductions), mais le plus descriptif, et, par conséquent, le plus approprié à saisir l'air du temps et les convulsions de telle ou telle époque.

Non seulement que cette migration massive et douloureuse, des *Campagnes hallucinées* (le titre du premier recueil de vers de Verhaeren) vers les *Villes tentaculaires*, est une marque distinctive du XIXe siècle, mais il y en a tant d'autres qui découlent les unes des autres dans un concert des causes-effets qui entraîne l'ouragan des changements anthropologiques caractérisant ce siècle. Au début du XIXe siècle, Paris (car si l'on parle de

Et les préaux, où des hommes, le torse au clair
 Et les bras nus, brassent et ameurent d'éclairs
 Et de tridents ardents, les poix et les bitumes ;
 Et de la suie et du charbon et de la mort ;
 Et des âmes et des corps que l'on tord
 En des sous-sols plus sourds que des Avernoes ;
 Et des files, toujours les mêmes, de lanternes
 Menant l'égout des abattoirs vers les casernes. »

² Toutes les citations de Verhaeren sont tirées de : Verhaeren, Emile, *Les Campagnes hallucinées- Les Villes tentaculaires*, NRF, Gallimard, coll. Poésie, Paris, 1982. Voir aussi : <https://www.gutenberg.org/cache/epub/45590/pg45590-images.html>.

littérature citadine, « urbaine », il ne peut s'agir que de Paris) change complètement de vêtements. Tout un monde s'évanouissait alors - des quartiers entiers, le centre de Paris insalubre, encombré et crasseux, hérité du Moyen Âge, le quartier Rivoli, le siège des anciens aristocrates qui ne trouvaient plus leur place dans le nouveau monde bourgeois, ni les moyens financiers, d'ailleurs - pour faire place au nouveau monde de l'industrialisation et de la modernité. C'est maintenant que les grandes percées haussmanniennes vont mutiler le centre de Paris, mais non pour le défigurer, mais pour le faire respirer à travers les deux axes monumentaux et entrecroisés exactement sur la Place de la Concorde, qui devient ainsi le centre absolu de Paris, le point zéro de la capitale - le premier, longitudinal, le plus long, reliant le Louvre et les Tuileries, longeant les Champs Élysées jusqu'à l'Étoile, se prolongeant à travers le plus long boulevard de Paris, Charles de Gaulle, jusqu'au grand cube de la Défense, le fruit de la modernité du XXI^e siècle, et la réplique de la fierté du coq gaulois donnée au Manhattan new-yorkais et au Canary Wharf londonien, dans un axe parfaitement droit et long de quelques kilomètres et quatre stations de métro, plus une de RER, et visible à l'œil nu, quand il fait beau, depuis l'Arc de Triomphe des Tuileries, à l'obélisque égyptien de la Concorde, continuant par le grand Arc de Triomphe de l'Étoile à travers les Champs Élysées, et se jetant vers le cube géant de la Défense, qui, vu depuis les Tuileries, ne dépasse pas la taille d'un dé - et l'autre, transversal, plus court, reliant le pouvoir politique de l'Assemblée Nationale et financier de l'ancienne Bourse qui fonctionnait par le passé dans le même immeuble, au pouvoir religieux et militaire de la Madeleine, le Temple de la Gloire de Napoléon (dédié aux soldats de sa Grand Armée), et devenu aujourd'hui église catholique. Ces deux magnifiques axes transversaux ont fait la gloire d'une ville qui, depuis, n'arrête pas de fasciner et de faire rêver. Au XIX^e siècle, c'était non seulement le *centrum mundi* des pauvres Français venus des campagnes misères, mais de toute la planète. Dans *l'Introduction* à mon étude dédiée à l'espace urbain dans la poésie française, j'ai détaillé ces changements urbanistiques et leurs conséquences sur le plan des mentalités, psychosociologiques, donc, et anthropologiques³.

³ Gălățanu, Daniel, *La Cité dans la poésie française moderne de Baudelaire à Apollinaire*, Galați University Press 2009, pp. 14-15, et Gălățanu, Daniel, *La Cité dans la poésie française moderne de Baudelaire à Apollinaire* (2^e édition, revue, corrigée et augmentée), Presses Académiques Francophones, Saarbrücken, 2017 (<https://portal.dnb.de/opac.htm?method=showFullRecord¤tResultId=%22daniel%22+and+%22galatanu%22%26any¤tPosition=0>), pp. 14-15. Dans

Tout comme le Doubaï de nos jours, dorée et bling-bling, aveuglant par son luxe et opulence, s'appuie sur l'exploitation farouche (majoritairement, mais non exclusivement) des Indiens et des Pakistanais mourants de faim, le Paris du XIXe siècle devait l'immense éclat susmentionné du centre à la misère des ouvriers de ses banlieues. A l'époque, on n'exploitait que son peuple à l'intérieur de ses frontières ; les autres peuples on les exploitait dans les colonies, sans compter l'esclavage

l'Introduction, j'observais que « sous le Second Empire, l'architecture thématique est utilisée à Paris pour les places (Place de l'Etoile, Place Saint-Michel, Place du Théâtre-Français), aussi que pour les immeubles qui se trouvent devant la Gare du Nord. Le Paris du XIXe siècle est d'ailleurs très cohérent du point de vue architectural (voir à ce propos les commentaires et les comparaisons de : Gilbert, Luigi, *Arhitectura în Europa*, Institutul European, Iași, 2000). On construit tellement vite des rues et des quartiers entiers que les maisons qui les composent ont plus ou moins le même style. C'est l'immeuble haussmannien classique, en pierre de taille, composé de cinq étages plus mansarde, avec des balcons en fer forgé (*Ibid.*). Les réglementations urbanistiques contribuent à l'unité architecturales des façades (on interdit le dépassement de l'alignement des immeubles ou de leurs façades et on limite leur hauteur). Le chef-d'œuvre de l'architecture de l'époque haussmannienne est incontestablement l'Opéra Garnier. L'œuvre de Haussmann a pourtant fait l'objet d'une critique virulente. C'est surtout Victor Hugo qui lui a reproché le massacre du vieux Paris. Les républicains se sont déchaînés contre les travaux de Haussmann puisqu'ils voyaient en lui le préfet de l'Empire, mais ce sont toujours eux qui, une fois au pouvoir, ont continué les aménagements haussmanniens. A la fin du XIXe siècle et jusqu'à 1914, les immeubles les plus modestes commencent à bénéficier de façades en pierre sculptées, d'escaliers et de cheminées en marbre, de toitures en ardoise, de moulures en plâtre décoratives aux plafonds et sur les murs. La Belle Epoque commence gracieuse et spectaculaire et embellit Paris jusqu'au seuil du gouffre de La Première Guerre Mondiale. Le Grand Palais, le Petit Palais, le Pont Alexandre III et, certes, le Pont Mirabeau, dont Apollinaire tombait amoureux, sont les merveilles de cette époque. Tout en conservant l'empreinte du passé le plus ancien dans le tracé de ses rues, Paris a élaboré au cours des siècles un style homogène. De cette homogénéité résulte une accumulation unique de monuments et une tradition urbanistique et architecturale qui fait le charme de Paris : alignement des immeubles le long d'avenues bordées d'arbres, hauteur égale sous l'influence des règlements d'urbanisme et façades décorée et symétriques. » Voir aussi Gălățanu, Daniel, *La transfiguration de Paris sous le Second Empire* dans le volume « *Perspectivele si problemele integrării în spațiul european al cercetării si educației* », Université de Cahul, Moldavie, 2016, 9 pages (pp. 547-555), https://ibn.idsi.md/ro/vizualizare_articol/126707/crossref;https://ibn.idsi.md/sites/default/files/imag_file/555-565.pdf.

noir, bien sûr, la plus horrible tâche et cicatrice à jamais sur le visage de l'humanité dans son ensemble !

La vie, les espoirs, les vices et les misères de ces déracinés français du XIXe siècle, ayant quitté leur campagne pour le mirage des *Villes tentaculaires*, a été pleinement illustré dans l'art de ce siècle, depuis les poètes, comme on l'a vu, jusqu'aux représentants des Beaux-arts. Mais le courant littéraire le mieux approprié à peindre la vie de ces malheureux, a été, bien sûr, le Naturalisme, qui venait compléter le grand Réalisme, mais qui allait au-delà dans la description de la réalité, en insistant sur les moindre détails, quelque scabreux, scandaleux, macabres et/ou licencieux qu'ils fussent. Comme si ce courant avait été inventé pour décrire les malheurs du prolétariat à l'époque du Capitalisme sauvage du XIXe siècle, ce qui, d'ailleurs, n'est pas faux du tout... La doctrine centrale du Naturalisme était : « décrire la réalité comme une **tranche de vie** » (« une tranche de vie comme une tranche d'orange »), c'est-à-dire, comme elle est, sans aucun maquillage pudique d'aucun type. Son père et son théoricien a été, quoi d'étonnant, l'écrivain des humbles et des condamnés de par leur naissance, le père également de *L'Assommoir*, de *Nana* et de *Germinal*, le grand Emile Zola.

Tout comme Victor Hugo avait marqué le XIXe siècle par sa personnalité géante - on l'appelait, d'ailleurs *l'homme-siècle* -, Zola et la conscience lucide de la fin de ce siècle et du début du suivant. Grand admirateur d'un autre grand de la littérature française et mondiale, Honoré de Balzac, il veut donner une réplique mémorable au tout-puissant cycle balzacien de la *Comédie humaine* par son projet social, ou socio-littéraire, pour mieux dire, les *Rougon-Macquart*. A la différence de Balzac pourtant, Zola, qui s'était d'ailleurs « bien » marié pour s'assurer une vie relativement aisée, se préoccupe de la vente et de la rentabilisation des ventes de son œuvre, comme nous assurent les plus importantes histoires littéraires françaises⁴, en doublant la publication en volume par la publication parallèle en feuilleton (très en vogue à une époque sans télévision, et, par conséquent, sans séries télévisées). Personnalité très puissante et cependant controversée, il s'achète une jolie propriété avec une imposante maison de campagne, à Médan, en Yvelines, à côté de Paris, avec l'argent que la vente de son premier grand roman *L'Assommoir* (1877) lui avait apporté. Par la suite, il l'agrandit en faisant construire

⁴ Voir Mitterrand, Henri, Rincé, Dominique & Lecharbonnier, Bernard, *Littérature – textes et documents – XIXe siècle*, Nathan, Paris, 1986, p. 462, mais aussi Sabatier, Robert, *Histoire de la poésie française du XIXe siècle*, Albin Michel, Paris, 1977, p. 391.

successivement deux ailes supplémentaires avec l'argent décroché comme droit d'auteur pour *Nana* (1880) et *Germinal* (1885)⁵. Et puisque son succès ne s'arrête pas ici, il fait acheter une autre propriété aux confins de la sienne où il installe, Jeanne Rozerot, la plus « stable » de ses maîtresses. Malgré le fait que Madame Zola ne pouvait pas avoir des enfants, la conséquence immédiate de cet arrangement fut que le grand écrivain, après s'être également acheté une bicyclette pour avoir, bien sûr, une vie saine et améliorer sa condition physique, se débrouilla du coup pour avoir des enfants, deux, plus précisément, plus ou moins reconnus par leur père, malgré les bienfaits irréfutables du cyclisme, et du sport, en général.

En opposition (ou en synergie ?) avec ce côté disons naturel et ces petits péchés humains, pardonnables par n'importe quel curé de campagne, Zola a été la plus grande conscience de son temps et, j'oserais dire, l'âme la plus généreuse de la littérature française. Dans cette même grande et très bourgeoise maison de Médan, il va organiser avec son propre argent des soirées où il va inviter et promouvoir les autres auteurs naturalistes. Lors de la guerre franco-prussienne - qui coutera la France l'Alsace et la Lorraine, mènera à la chute du Second Empire, et fera clairement voir que Napoléon III n'était pas du tout Napoléon Bonaparte, alors que Bismarck était l'incarnation de l'esprit militariste germanique -, Zola va instaurer un concours et va offrir un prix consistant en argent au gagnant. Malgré sa propre nouvelle dédiée au sujet et très bonne, d'ailleurs, *L'Attaque du moulin*, il va décerner le prix à un autre grand naturaliste, Guy de Maupassant, non seulement pour l'aider (car Maupassant était déjà malade et allait sombrer complètement dans la folie), mais également pour reconnaître honnêtement la valeur supérieure d'une des plus grandes nouvelles de la littérature française, *Boule de soif*, inoubliable fresque de l'hypocrisie bourgeoise et humaine, en général. Mais le plus grand scandale dans l'histoire de la presse française, l'infâme affaire Dreyfus, et la preuve la plus claire de la conscience et du caractère de Zola qui, en directeur de la revue *Aurore*, rédige et publie le célèbre article/ lettre adressée au Président de la République, *J'accuse*, ou il défend le capitaine Alfred Dreyfus accusé à tort d'espionnage, en raison simplement de ses origines juives. Il démasque le complot des institutions publiques de la France et provoque un scandale sans précédent, qui oppose et opposera depuis jusqu'à présent, la Droite et la Gauche françaises. Le courage fou et l'honnêteté surhumaine dont fait

⁵ Cf. <https://www.geo.fr/histoire/que-vaut-la-visite-de-la-maison-renovee-de-zola-a-medan-207861>.



preuve Zola lui apportent, à 48 ans, au comble de sa gloire et sa fortune, la parution en cour d'assises et la condamnation à un an de prison⁶, puis l'exil forcé suite à cette condamnation (on lui reprochait, d'ailleurs, parmi d'autres, ses origines étrangères, car il était ce que les Français appelaient un *Rital*, c'est-à-dire, un Italien issu de l'immigration des Italiens du sud vers la France au XIXe siècle, et son nom a bien des sonorités italiennes), et finalement, une mort plus que suspecte, due à une asphyxie à gaz dans son appartement parisien, et qui ne semble pas du tout accidentelle aux yeux de ses biographes et des histoires littéraires susmentionnées⁷.

Il faut surtout retenir que l'histoire a finalement rendu justice et à Dreyfus (car « enfin, le 12 juillet 1906, l'*Affaire* trouve son épilogue avec un arrêt de la Cour de Cassation qui casse le jugement de la Cour de Cassation du 9 septembre 1899. Dreyfus est définitivement innocenté. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur dans la cour de l'École militaire le 21 juillet 1906 »⁸), et à Zola dont les cendres ont finalement été déposées dans leur place de droit, au Panthéon, en 1908. Depuis, la scission de la société française en gauchiste et droitiste autour du sujet Dreyfus a été si profonde qu'aujourd'hui même,

⁶ Cf.: https://www.herodote.net/13_janvier_1898-evenement-18980113.php.

⁷ Voir Mitterrand, Henri, Rincé, Dominique & Lecharbonnier, Bernard, *op. cit.*, p. 462, mais aussi Sabatier, Robert, *op. cit.*, Albin Michel, Paris, 1977, p. 393.

⁸ Citation tirée de: https://www.herodote.net/13_janvier_1898-evenement-18980113.php.

en 2023, quand on se fait inviter à dîner chez une famille française, il vaut mieux éviter le sujet à table.

On voit donc que Zola, le bourgeois bon viveur et aisé, est peut-être le mieux qualifié des tous les écrivains français à écrire sur les miséreux, les déracinés, les victimes de l'injustice sociale. Et il l'a brillamment fait dès le début, dès son magistral *Assommoir*. Sans connaître le succès fulminant, et sans l'emprise sociale et sociopolitique de *Germinal*, *L'Assommoir* est le chef-d'œuvre littéraire et psychologique de Zola. L'histoire est simple et cependant très profonde dans sa simplicité. L'auteur l'explique lui-même dans la *Préface* du roman :

« J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes, puis comme dénouement la honte et la mort. C'est la morale en action, simplement. [...] *L'Assommoir* est à coup sûr le plus chaste de mes livres. Souvent j'ai dû toucher à des plaies autrement épouvantables. La forme seule a effaré. On s'est fâché contre les mots. Mon crime est d'avoir eu la langue du peuple. Ah ! la forme, là est le grand crime ! Des dictionnaires de cette langue existent pourtant, des lettrés l'étudient et jouissent de sa verdure, de l'imprévu et de la force de ses images. Elle est un régal pour les grammairiens fureteurs. N'importe, personne n'a entrevu que ma volonté était de faire un travail purement philologique, que je crois d'un vif intérêt historique et social. [...] C'est une œuvre de vérité, le premier roman sur le peuple, qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple. Et il ne faut point conclure que le peuple tout entier est mauvais, car mes personnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent »⁹.

C'est, en fait, l'histoire des déracinés, des déshérités, des migrants économiques à l'aube de l'industrialisation, désertant les campagnes pour aller à la recherche de la *fata Morgana*, du mirage des grandes villes en pleine industrialisation, et donc en plein essor. C'est le phénomène social qui caractérise le mieux non seulement le XIXe siècle, mais toute tentative d'industrialisation et de modernisation depuis. On l'a vu en action au XXe siècle, y compris en Roumanie, y compris chez moi, à Galati, dans les années '60-'70 lors de la l'apparition de la plus grande plate-forme

⁹ Toutes les citations de Zola sont tirées de : Zola, Emile, *Œuvres complètes*, tome 8, Nouveau Monde, Paris, 2004. Voir aussi : <https://beq.ebooksgratuits.com/vents-xpdf/Zola-07.pdf>.

sidérurgique de l'Europe, défiant Lille et la Flandre française, Cologne (Köln) et le Bassin de Ruhr allemand, on le voit de nos jours, au XXI^e siècle, en Chine et Inde, au Brésil et dans les riches pays du Golfe. La richesse se bâtit sur la misère des autres, car, quoi d'étonnant, l'antique *Homo homini lupus est* reste et restera éternellement valable.

En admirateur constant du docteur Claude Bernard, grand psychologue et épistémologue du XIX^e siècle, considéré comme le père de la médecine expérimentale¹⁰, Zola applique ses idées sur le control des lois dégagées de l'observation directe pour « faire mouvoir les personnages dans une histoire particulière pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude. [...] Au bout, il y a la connaissance de l'homme, la connaissance scientifique, dans son action individuelle et sociale [...] Mais lorsque ce fait sera posé, lorsque je l'aurais accepté comme un axiome, en déduire mathématiquement tout le volume, et être alors une absolue vérité... »¹¹.

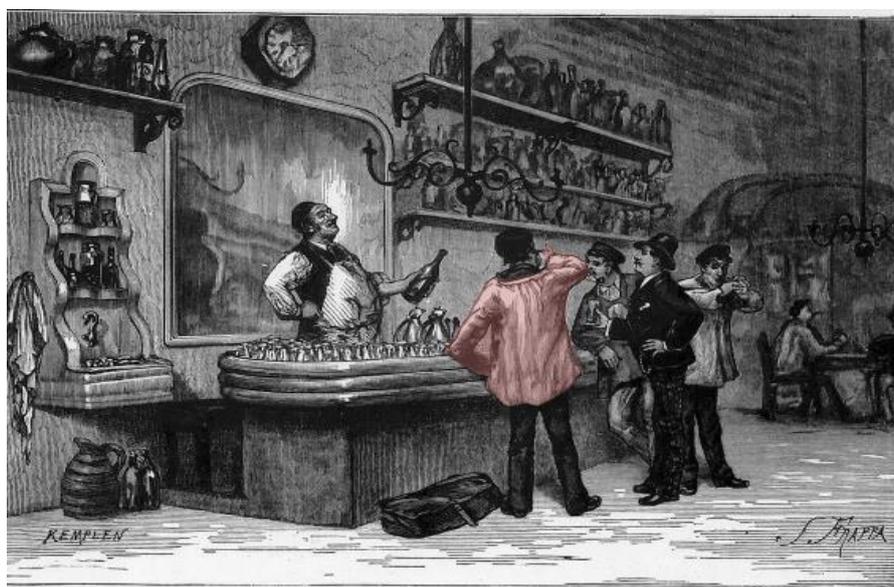
Deux migrants des campagnes en proie au mirage parisien, Gervaise et Coupeau, son mari, mènent une vie paisible et assez tranquille dans les banlieues, mais, après un accident de travail, Coupeau s'abandonne graduellement à l'alcoolisme. Petit à petit, leur monde se désagrège, car Gervaise va sombrer elle-même à ce vice, alors que leurs enfants ne connaîtront un autre avenir que le trottoir, ce qui représente la matière du roman suivant de Zola, *Nana*, qui était leur fille. En passant soit dit que, tout comme Harpagon qui signifie avare, et Tartuffe hypocrite, *Nana* s'est lexicalisé en français contemporain et on dit de nos jours en France : « voilà, une nana bien balancée ! » La déchéance et la destruction des êtres et des âmes sont complètes sous la force magique du tout-puissant alambique, le vrai *assommoir*, qui assomme mieux que n'importe quel marteau.

Le grand sorbonnard (emblème de la Sorbonne jusqu'à ses 101 ans) et académicien de France, Claude Lévi-Strauss, le père de l'anthropologie structurale et culturelle, en un mot, le père de l'anthropologie moderne, dresse, dans son livre *Le Cru et le Cuit*¹², le premier tome de ses

¹⁰Voir Bernard, Claude, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Flammarion, coll. Champs classiques, Paris, 2013.

¹¹ Apud Lagarde, A. & Michard, L., *Anthologies et histoire littéraire, XIX^e siècle*, Bordas, Paris, 1988, p. 484.

¹² Lévi-Strauss, Claude, *Le Cru et le Cuit*, tome I, in *Mythologiques*, Plon, Paris, 1971, *passim*. Voir aussi : Lévi-Strauss, Claude, *Antropologia structurala*, Ed. Politica, Bucuresti, 1978.



L'ASSOMMOIR DU PÈRE COLOMBE. — « Alors, c'est la tournée de monsieur?... »

monumentales *Mythologiques*, un véritable inventaire des sociétés à travers l'histoire et les continents, en fonction du degré de cuisson de la nourriture. On voit dans l'*Assommoir* des repas très simple, frugaux (salades, fromages, pain), mais abondamment arrosés par « la prune ». Et « la prune » c'est l'enfant monstrueux du bar, appelle exactement comme ça, l'*Assommoir*, et de sa bête favorite, « la machine à soûler », « le grand alambic de cuivre rouge » du père Colombe, qui damnait les âmes et détruisait les vies de ses proies. Elle guettait au fond de la salle, dans les ténèbres, comme une araignée qui tissait sa toile :

L'*Assommoir* du père Colombe d'après Emile Zola¹³

« Elle eut la curiosité d'aller regarder, au fond, derrière la barrière de chêne, le grand alambic de cuivre rouge, qui fonctionnait sous le vitrage clair de la petite cour;[...] L'alambic, avec ses récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux, gardait une mine sombre; pas une fumée ne s'échappait; à peine entendait-on un souffle intérieur, un ronflement souterrain; c'était comme une besogne de nuit faite en plein jour, par un travailleur morne, puissant et muet [...] Tonnerre de Dieu! elle était bien gentille ! Il y avait, dans ce gros bedon de cuivre, de quoi se tenir le gosier au frais pendant huit jours. Lui, aurait voulu qu'on lui soudât le bout du serpent entre les dents, pour sentir le vitriol encore chaud,

¹³ Image tirée de : <https://www.paris-bistro.com/univers/ecrivains-et-cafes/assommoir-gervaise-pere-colombe>.

l'emplir, lui descendre jusqu'aux talons, toujours, toujours, comme un petit ruisseau. Dame! [...] L'alambic, sourdement, sans une flamme, sans une gaieté dans les reflets éteints de ses cuivres, continuait, laissait couler sa sueur d'alcool, pareil à une source lente et entêtée, qui à la longue devait envahir la salle, se répandre sur les boulevards extérieurs, inonder le trou immense de Paris. Alors, Gervaise, prise d'un frisson, recula; et elle tâchait de sourire, en murmurant: « C'est bête, ça me fait froid, cette machine... la boisson me fait froid... »

Hypnotisée, comme atteinte du syndrome de Stockholm, Gervaise, l'attachante à pleurer victime de son milieu et de son temps, se laisse entraîner et glisser vers le vice assommant de l'*Assommoir*, mais non sans avoir le sursaut d'un noir pressentiment : « C'est bête, ça me fait froid, cette machine... la boisson me fait froid... ». Tout comme aujourd'hui la drogue écrase les destinées et anéantit les vies des gens des banlieues, surtout des jeunes gens (en fait, rien n'a changée, sauf l'ère, dite de nos jours « postindustrielle »), au XIXe siècle c'était l'alcool le fléau du *lumpenprolétariat* des *Villes tentaculaires*, le grand monstre, et Verhaeren l'avait également saisi dans le poème dont on avait parlé en début de cet article, *Les Usines* :

« Aux carrefours, porte ouverte, les bars :
Étains, cuivres, miroirs hagards,
Dressoirs d'ébène et flacons fols
D'où luit l'alcool
Et son éclair vers les trottoirs.
Et des pintes qui tout à coup rayonnent,
Sur le comptoir, en pyramides de couronnes ;
Et des gens soûls, debout,
Dont les larges langues lappent, sans phrases,
Les aies d'or et le whisky, couleur topaze. »

L'alcool « luit » comme les yeux d'un démon, et ses lueurs infernales entraînent vers leur déchéance les « gens soûls, debout, / Dont les larges langues lappent, sans phrases ». Cet enfer construit en « Étains, cuivres, miroirs » et la réplique dix-neuviémiste donnée au célèbre *Inferno* dantesque, et la différence ne réside que dans le nombre des cercles, car dans les *villes tentaculaires* on en retrouve beaucoup plus de neuf, multipliés à l'infini par les « miroirs hagards ». La transposition des célèbres vers « *Nel mezzo del cammin di nostra vita/ mi ritrovai per una selva oscura/ ché la diritta*

via era smarrita »¹⁴ est rendue à travers les mille facettes de la Modernité ininterrompue depuis le XIXe siècle jusqu'à nos jours.

Pour conclure, je me contenterai de dire que, peu importe la perspective - car, et par les yeux du « littéraire », et par les yeux du sociologue et/ ou de l'anthropologue, mais également de l'historien -, cet éternel et transhistorique aphorisme latin, *Homo homini lupus est*, est la meilleure marque et la plus fidèle description de toutes les étapes de l'évolution de la société humaine, non seulement de la société française pendant l'industrialisation du XIXe siècle. Une seconde et dernière conclusion serait que, nulle part ailleurs que sous la plume des génies de la littérature, et romanciers et poètes, les conclusions des études sociologiques et anthropologiques ne gagnent plus de chair et de poids, en un mot, de vie.

Bibliographie :

- Barthes, Roland, 1997, *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957; traduction roumaine: Institutul European, Iasi.
- Bernard, Claude, 2013, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Flammarion, coll. Champs classiques, Paris.
- Dante Alighieri, 2010, *La Divina Commedia in italiano d'oggi. Inferno*, Libreria Editrice Fiorentina, Firenze.
- Gălățanu, Daniel, 2009, *La Cité dans la poésie française moderne de Baudelaire à Apollinaire*, Galați University Press.
- Gălățanu, Daniel, 2016, *La transfiguration de Paris sous le Second Empire dans le volume « Perspectivele si problemele integrării în spațiul european al cercetării si educației »*, Université de Cahul, Moldavie.
- Gălățanu, Daniel, 2017, *La Cité dans la poésie française moderne de Baudelaire à Apollinaire (2^e édition, revue, corrigée et augmentée)*, Presses Académiques Francophones, Saarbrücken.
- Lagarde, A. & Michard, L., 1988, *Anthologies et histoire littéraire, XIXe siècle*, Bordas, Paris.
- Lévi-Strauss, Claude, 1971, *Le Cru et le Cuit*, tome I, in *Mythologiques*, Plon, Paris.

¹⁴ Citation tirée de : Dante Alighieri, *La Divina Commedia in italiano d'oggi. Inferno*, Libreria Editrice Fiorentina, Firenze, 2010. Voir aussi <https://kalliope.org/da/text/dante2005050101>.

- Lévi-Strauss, Claude, 1978, *Antropologia structurala*, Ed. Politica, Bucuresti.
- Mitterrand, Henri, Rincé, Dominique & Lecharbonnier, Bernard, 1986, *Littérature – textes et documents - XIXe siècle*, Nathan, Paris.
- Mitterrand, Henri, 1999, *Emile Zola. I, Sous le regard d'Olympia*, Fayard, Paris.
- Mitterrand, Henri, 2002, *Zola et le naturalisme*, P.U.F., Paris.
- Sabatier, Robert, 1977, *Histoire de la poésie française du XIXe siècle*, Albin Michel, Paris.
- Verhaeren, Emile, 1982, *Les Campagnes hallucinées- Les Villes tentaculaires*, NRF, Gallimard, coll. Poésie, Paris.
- Zola, Emile, 2004, *Œuvres complètes*, tome 8, Nouveau Monde, Paris.

Sitographie :

- <https://www.gutenberg.org/cache/epub/45590/pg45590-images.html>
- <https://www.unjourdeplusaparis.com/paris-reportage/reconnaitre-immeuble-haussmannien>
- <https://www.lesechos.fr/2010/12/histoire-de-paris-la-reputation-de-destructeur-dhaussmann-na-pas-lieu-detre-445286>
- <https://www.paris-bistro.com/univers/crivains-et-cafes/assommoir-gervaise-pere-colombe>
- <https://laterredabord.fr/?p=17262>
- <https://www.paris-bistro.com/univers/crivains-et-cafes/assommoir-gervaise-pere-colombe>
- <https://beq.ebooksgratuits.com/vents-xpdf/Zola-07.pdf>
- <https://www.babelio.com/livres/Verhaeren-Les-villes-tentaculaires/76784>
- https://ibn.idsi.md/ro/vizualizare_articol/126707/crossref
- https://ibn.idsi.md/sites/default/files/imag_file/555-565
- <https://portal.dnb.de/opac.htm?method=showFullRecord¤tResultId=%22daniel%22+and+%22galatanu%22%26any¤tPosition=0>
- https://shsfeapi1.pdc-gate2.com/get_doc.php?id=8463/MTAuMTE2My85Nzg5MDQyMDMwNjcx.txt
- <https://www.geo.fr/histoire/que-vaut-la-visite-de-la-maison-renovee-de-zola-a-medan-207861>
- https://www.herodote.net/13_janvier_1898-evenement-18980113.php
- <https://beq.ebooksgratuits.com/vents-xpdf/Zola-07.pdf>
- <https://www.alamy.com/the-arc-de-triomphe-de-ltoile-is-one-of-the-most-famous-monuments-in-paris-france-image333872302.html>

<https://www.welcometothejungle.com/fr/articles/denis-pennel-surconsommati%20on-monde-travail>

<https://classiques-garnier.com/la-pensee-de-la-decadence-de-baudelaire-a-nietzsche-bibliographie.html?displaymode=full>

<https://www.paris-bistro.com/univers/crivains-et-cafes/assommoir-gervaise-pere-colombe>

<https://kalliope.org/da/text/dante2005050101>